

Citation style

Losfeld, Christophe: review of: Martin Mulsow / Frank Rexroth (eds.), Was als wissenschaftlich gelten darf. Praktiken der Grenzziehung in Gelehrtenmilieus der Vormoderne, Frankfurt a. M.: Campus, 2014, in: Francia-Recensio, 2017-1, Frühe Neuzeit - Revolution - Empire (1500-1815), downloaded from recensio.net

First published:

<http://www.perspectivia.net/publikationen/francia/francia...>



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

**Martin Mulsow, Frank Rexroth (Hg.), Was als wissenschaftlich gelten darf. Praktiken der Grenzziehung in Gelehrtenmilieus der Vormoderne, Frankfurt a. M. (Campus Verlag) 2014, 566 S., 15 Abb. (Campus Historische Studien, 70), ISBN 978-3-593-50078-2, EUR 58,00.**

rezensiert von/compte rendu rédigé par  
**Christophe Losfeld, Halle**

À une époque où les infractions aux règles du travail scientifique, en Allemagne, font l'objet d'une attention accrue, voire parfois excessive, il ne surprend guère que le regard se soit porté sur ce qui, dans le passé, a pu être jugé comme relevant de la science. Et c'est la question, justement, de savoir ce qui pouvait être considéré comme scientifique avant l'époque moderne qui a été traitée par les membres de la section »Was als wissenschaftlich gelten darf. Praktiken der Grenzziehung in Gelehrtenmilieus der Vormoderne«, lors du colloque des historiens allemands (Deutscher Historikertag) en 2010. Les actes de cette section, qui rassemblent la plupart des communications tenues, ont été publiés en 2014 sous la direction de Martin Mulsow et Frank Rexroth.

Ce dernier ouvre l'ouvrage par quelques réflexions sur son dessein (»Praktiken der Grenzziehung in Gelehrtenmilieus der Vormoderne. Einige einleitende Bemerkungen«). Il y montre que la science, avant l'époque moderne, n'était nullement l'apanage d'un monde universitaire aux disciplines et aux pratiques bien définies. Il n'y avait pas, alors, de distinction nette entre le savant érudit et le scientifique (la scolastique constituant, ici, une exception). Cela ne veut pas dire que la prétention de la science à l'autonomie n'aurait guère existé. En effet, les membres de l'université profitaient, par exemple, d'un statut juridique particulier, de même qu'ils disposaient d'un canon de lectures bien précis. Mais globalement, les frontières étaient encore floues, ce qui invite aussi à s'interroger sur la manière dont on comprenait alors la dynamique du progrès scientifique, et, par conséquent, les modes d'intégration, ou encore d'exclusion, de nouveaux domaines scientifiques – le choix de les incorporer et, par là, d'ouvrir ou non la porte à de nouveaux »scientifiques« pouvant, certes, tenir au souci de stabiliser sa propre position institutionnelle, voire politique. Par cette introduction, F. Rexroth laisse bien sentir le caractère complexe et chatoyant de la question traitée dans l'ouvrage et il propose un certain nombre de points d'ancrages auxquels viennent se rattacher les vingt articles rédigés par des spécialistes issus des horizons les plus divers, mais où les médiévistes occupent une place non négligeable.

Sita Steckel démontre ainsi que les conflits théologiques au sein de la Sorbonne, au XIII<sup>e</sup> siècle – conflits souvent présentés de manière un peu réductrice – tendent non seulement à asseoir le pouvoir du clergé contre les prétentions des nouveaux ordres monastiques disposant du soutien papal, mais qu'ils posent aussi la question de la »vérité« scientifique en des termes excédant nos habitudes

frontières disciplinaires («Auslegungskrisen. Grenzarbeiten zwischen Wissenschaft, Recht und Religion im französischen Bettelordensstreit des 13. Jahrhunderts«).

De tels débats n'ont, évidemment, de sens qu'à l'horizon d'une conception de la science se fondant, dans une tradition antique que récapitule bien Maarten J. F. M. Hoenen, sur l'idée qu'il existe une science des sciences, d'ordre abstrait. Celle-ci sera, au Moyen Âge, la logique, qui va, peu à peu, se substituer à l'argument d'autorité. Dans le même temps, et cela s'avérera être l'un des moteurs du progrès scientifique, le Moyen Âge ne cessera de s'interroger sur la nature de cette logique («Disziplinen und Institutionen. Grenzen des Wissens im Mittelalter«).

Par sa démarche, Maarten J. F. M. Hoenen met bien en évidence la nécessité de replacer dans leur contexte les critères de la scientificité, d'autant que le risque est grand, toujours, de s'égarer dans de fausses interprétations (comme celle dont a fait l'objet Roger Bacon au long des siècles – ce qu'explique bien Matthias Heiduk dans «Roger Bacon und die Geheimwissenschaften. Ein Grenzfall für die Wissenschaftskonzeptionen von Zeitgenossen und Nachwelt«) ou d'oublier que l'astrologie qui passait pour science, a perdu son statut – non par sa vulgarisation, comme on le croit souvent, mais parce que sa complexité croissante la rendit peu à peu inaccessible à ceux qui, comme les médecins, y recouraient volontiers (Sabine Kalff, «Eine zu elitäre Wissenschaft. Astrologische Verfahren als Ausweis medizinischer Gelehrsamkeit von Thomas Bodier bis Giovanni Antonio Magini«).

Les phénomènes constatés au Moyen Âge semblent se retrouver au XVII<sup>e</sup> où les débats scientifiques restent *mutatis mutandis* la lice de luttes idéologiques dans lesquelles interviennent certains facteurs comme les convictions politiques et religieuses, ou encore la position sociale: C'est le cas de la thèse du jeune prince de Conti qui met à profit la place distinguée qu'il occupe dans le monde pour introduire subrepticement à la Sorbonne des thèses jésuites (dont il se rétractera par la suite) – Andreas Pietsch, «»Pour satisfaire à la curiosité des Princesses & des Dames de la Cour«.

Grenzarbeiten am wissenschaftlichen Feld im Frankreich des 17. Jahrhunderts » – ou pour les travaux historiques d'Antoine Varillas, à qui ses contemporains reprochaient son ton polémique, de même que ses larges manquements à la rigueur scientifique et sa profonde incompétence (Andreea Badea, «Von Klio verstoßen. Praktiken der Abgrenzung in der Geschichtsschreibung des späten 17. Jahrhunderts«).

Un tel reproche n'aurait assurément pu être adressé à Johannes Andreas Schmidt, auquel Bernd Roling consacre un passionnant article. Schmidt fut, en effet, non seulement un prolifique théologien, mais aussi un véritable polymathe s'étant illustré également dans la technique. L'intérêt majeur de cet auteur, dans la perspective du recueil, c'est qu'il a jeté des ponts entre les différents domaines où il brillait et entrepris, par exemple, de prouver la vérité scientifique de certaines assertions bibliques, sans jamais céder à la tentation d'une excessive rationalisation et en déterminant, par conséquent, soi-même les limites, d'ordre théologique, du discours scientifique («Mechanik und Mirakel: Johannes

Andreas Schmidt (1652–1726) und die technischen Grenzen des Wunders in Helmstedt«).

Quant à Leibniz, lors des discussions mathématiques sur le calcul différentiel auxquelles il se livre avec ceux qui ne partagent pas ses opinions, il en fixe pareillement les bornes, acceptant un temps la discussion afin de convaincre ses partenaires, avant de renoncer à ses efforts et de tenter de leur empêcher l'accès à des publications et, partant, à la communauté scientifique (Charlotte Wahl, »Offenheit und Abgrenzung im Mathematikerkreis um Leibniz. Die Auseinandersetzungen mit Clüver und Nieuwentijt«).

Une telle mise à l'écart était, jadis, d'autant plus dramatique qu'avoir part au discours scientifique signifie, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, participer à la communication par la presse scientifique existante ou en cours de création, car l'on voit en elle l'un des instruments du progrès scientifique. Cela explique les efforts déployés par J. G. Götz, un médecin de Nuremberg, pour fonder un journal (en allemand, ce qui n'est pas un détail) où il puisse faire connaître les résultats des traitements donnés à ses patients (Kay Peter Jankrift, »Johann Christoph Götz (1688–1733). Ein Nürnberger Arzt, seine Patienten, das gelehrte Publikum und die Sprache der Wissenschaft«).

L'explosion du nombre de publications remet en question, d'un autre côté, l'une des pratiques de la science à l'époque prémoderne, en rendant, de fait, peu à peu impossible de dresser des catalogues de livres recommandables, de sorte que ces catalogues disparaissent peu à peu au profit de simples listes dénuées de commentaires (Michael Multhammer, »Ausgrenzung und Attraktivität. Kataloge seltener und gefährlicher Bücher als doppelter Wertmaßstab«).

Le souci croissant d'un discours scientifique ouvert à la communication aboutit à bannir comme anachronique du domaine scientifique le secret et la dissimulation (Laurens Schlicht, »Geheimnis und Unendlichkeit bei Cureau de la Chambre und Condorcet«), même si ce souci n'invalide pas encore totalement d'anciennes pratiques de la connexion entre savoir, morale et habitus, ainsi que le montrent les analyses faites par Anna Echterhölter des éloges prononcés à l'Académie de Berlin (»Die Schuld als Ausschluss. Kommunikation über Wissenschaftlichkeit in Elogen auf Ehrenmitglieder der Berliner Akademie [1744–1760]«) ou celle des projets de réforme de l'Académie proposée par Caspar Hirschi (»Gleichheit und Ungleichheit in den Wissenschaften. Debatten in der Académie royale des sciences 1720–1790«).

Et pas davantage, il n'existe encore à cette époque de lois disciplinaires clairement établies, ce qui explique les incertitudes dans les jugements portés sur des textes relevant de l'orientalisme scientifique (Marita Hübner, »Samuel Simon Witte, Reiseberichte und wissenschaftliche Erklärungen von Persepolis und den Pyramiden um 1800«) et ce qui permettra, aussi, à Johann Christoph Gatterer de s'inspirer, dans sa rénovation d'une science historique perçue, désormais, moins comme narration que comme construction, de classifications empruntées à l'histoire naturelle de Linné (Martin Gierl, »Johann Christoph Gatterer und die Grenzen historiographischer Wissenschaftlichkeit im

18. Jahrhundert«).

L'absence de critères scientifiques propres à chaque domaine et autorisant à juger se voit compensée par »l'économie morale« (»moralische Ökonomie«), un concept que Marian Füssel emprunte à l'historiographie de la classe ouvrière anglaise et applique avec bonheur au siècle des Lumières afin de décrire le changement à l'œuvre de ce qu'est la performance scientifique (»Die symbolischen Grenzen der Gelehrtenrepublik. Gelehrter Habitus und moralische Ökonomie des Wissens im 18. Jahrhundert«).

Qu'est-ce, dans ces conditions, qu'un spécialiste au XVIII<sup>e</sup> siècle? Même si l'amateur éclairé refuse l'obligation de se soumettre à une rigueur scientifique nécessaire pour fonder sa légitimité, il n'en reconnaît, d'une part, pas moins la validité de critères scientifiques valables généralement (Urte Stobbe, »Hirschfeld versus Fürst de Ligne. Konkurrierende Autorinszenierungen und Grenzziehungspraktiken um 1800«). D'autre part, c'est justement cette dimension de spécialiste qui, dans le domaine de l'agriculture, permet l'apparition d'une classe intermédiaire entre les scientifiques et les paysans – fût-ce au prix du renforcement de l'image des paysans comme figure négative – comme le rappelle Verena Lehmbeck dans un bel article synthétique (»Agrarwissen und Volksaufklärung im langen 18. Jahrhundert. Was sehen historische Gewährsleute und was sehen ihre Historiker/innen?«)

Au fil de ces articles d'une érudition solide qu'atteste aussi l'abondante bibliographie à la fin de chacun d'eux et se fondant sur une connaissance approfondie des nombreuses études publiées à ce jour sur les problèmes du savoir à l'époque moderne, le diligent lecteur arrive, peu à peu, à se faire une idée de ce qui, alors, pouvait être considéré comme scientifique. Et c'est justement au regard de la véritable qualité des articles rassemblés ici qu'on est en droit de formuler quelques réserves, fussent-elles minimales sur le travail fourni par les éditeurs du recueil, car outre qu'ils auraient pu veiller à une harmonisation formelle des contributions, ils auraient pu prendre la peine d'établir un index des noms, instrument précieux dans ce genre d'ouvrage.

En revanche, au regard du caractère un peu disparate des articles – ce qui est, il est vrai, un peu la loi du genre dans ce type de colloque – on ne peut que saluer l'effort fait par Martin Mulsow, dans un ultime article (»Blasphemie und Wissenschaft. Statt eines Nachworts: Abgründe der Gelehrtenrepublik in der Frühen Neuzeit«), pour synthétiser les résultats du colloque, même si l'on aurait peut-être souhaité une réflexion plus globale mettant le lecteur à même, d'une part, de percevoir dans quelle mesure les constats établis ici à partir de cas particuliers peuvent être généralisés, et de saisir, de l'autre, d'éventuelles spécificités selon les différents pays évoqués (ce qui aurait permis de mieux comprendre le renvoi, quelque peu insolite, à l'image de l'érudite dans un roman chinois – (Mareen Anders, »Literarische Repräsentationen intellektueller Milieus in China im 18. Jahrhundert. Die ›Gelehrten‹ des Romans *Rulin waishi*«).

Ce très bon recueil propose donc plusieurs réponses à la question de savoir ce qui, avant l'époque moderne, pouvait passer pour scientifique. En suscitant aussi, dans le même temps, un certain nombre d'interrogations et en posant, par là, les jalons d'une recherche future, il répond, enfin, pleinement aux exigences scientifiques telles qu'on les définit aujourd'hui.